

qu'elles prenaient à notre douleur, et la haute estime qu'elles faisaient du cher défunt."

Le 24 Mars, le corps arrivait à Montréal. Le 26, un second service était chanté dans l'Eglise Paroissiale de Notre-Dame, par le Révérend Messire Gragnet, Supérieur du Séminaire de St. Sulpice, au milieu d'un concours immense de Catholiques et de Protestants qui avaient accompagné le char funèbre, et qui enyahissaient la grande nef et les jubés, et d'une assistance nombreuse des membres du Clergé de St. Sulpice, de plusieurs prêtres de l'Evêché et du Diocèse; de ce nombre, était le vénérable Curé de St. Laurent, le Révérend Messire St. Germain, ancien ami de la famille McKenzie.

Les précieuses dépouilles de M. Bruyère furent ensuite conduites au lieu de leur dernier repos; et là, sur la tombe entr'ouverte, au milieu de l'attendrissement général, le Rév. Messire Daniel, adressa à l'assistance, les paroles si bien senties que nous reproduisons ici, et qui sont l'abrégé de toute la vie de cet inestimable citoyen.

Messieurs,

"Avant de déposer ici les restes mortels de Mr. J. Bte. Bruyère, laissez-moi vous remercier, au nom de Mde. Bruyère, au nom de M. Bruyère lui-même, au nom de leurs enfants, pour l'intérêt que vous avez pris au malheur de cette excellente famille.

"Assurément, si quelque chose était capable de la consoler dans une si grande infortune, c'est bien la part que vous avez prise à sa peine. La nouvelle du fatal événement n'a pas plutôt été connue, qu'un cri de douleur s'est échappé de toutes les poitrines. Pas un cœur qui soit resté insensible à un coup si terrible. Vous l'avez senti, vous surtout, Messieurs, et en accompagnant ce cher défunt jusqu'à sa dernière demeure, vous témoignez assez combien sa mémoire vous était précieuse, et combien vous êtes touchés de sa perte.

"A cette consolation devait s'en joindre une autre non moins grande pour sa famille et pour nous. C'est que, celui que nous pleurons méritait de l'être. Oui, j'aime à le publier à sa louange, tout en faisant bien les affaires de ce monde, il ne négligea pas celles de l'autre. Bien différent de ceux qui se laissent absorber exclusivement par les intérêts matériels, et qui renvoient à un temps indéfini les intérêts éternels; toujours il sut allier avec le soin des choses de la terre, le soin des choses du ciel. Et avant de partir pour ce voyage qui devait lui être si funeste, on le vit encore se munir du pain des forts et se recommander à celle qui est l'angé des derniers soupirs. Aussi, la mort a pu l'atteindre; elle n'a pu le surprendre; il était prêt.

"Espérons donc, en fermant sa tombe, qu'il en sortira un jour glorieux, et si nous voulons avoir part à son triomphe, efforçons nous de régler notre vie sur la sienne."

Qu'avait donc fait M. Bruyère pour mériter ces précieux témoignages d'estime, que lui donne toute une population? Quelques lignes de son histoire bien courtes et bien simples, répondront mieux que toutes nos réflexions à cette question que chacun s'adresse.

M. J. B. Bruyère naquit à Chateauguay, le 30 Octobre 1809; son père, Capitaine des Chasseurs en 1813, fut blessé à la bataille du 26 Octobre de la même année. Il mourut quelques années après, laissant son fils aux soins du vénérable Curé de Chateauguay, son oncle et son parrain, qui se chargea de son éducation.

Comme le jeune Samuel, l'enfant grandit à l'ombre du sanctuaire, et puis dans les leçons et dans les exemples de son digne Instituteur, cette piété sincère, cette Religion profonde, dont il nous a plus tard donné de si beaux exemples.

Il se faisait dès-lors remarquer par la bonté de son cœur, la douceur de ses manières et surtout par une fidélité constante à tous ses devoirs, car il était respectueux, docile, plein de la plus tendre affection pour son oncle, et pieux comme un ange. La jeunesse vint avec ses passions, mais sans qu'il en connut les écarts. Doué d'une volonté ferme, il employa toute l'énergie de son caractère, à se créer des habitudes d'ordre et de travail, qui le mirent à l'abri des folies et des égarements de cet âge, et firent depuis, le bonheur de sa vie.

Le temps de choisir une profession arriva, il se sentait du goût pour le commerce, il suivit cet attrait. Bientôt, l'Honorable Masson lui offrit une place de Commis. M. Bruyère l'accepta avec reconnaissance et s'attacha pour toujours à sa maison.

Dans cette nouvelle position, il eut besoin de toute sa fermeté d'âme, pour lutter, pendant de nombreuses années, contre les dégoûts et les ennuis d'une position aussi assujétissante, et l'inconstance d'un caractère de jeune homme, qui se figure parfois, qu'il trouvera toujours mieux ailleurs, que là où il se trouve. Mais le succès n'est que dans la persévérance; le jeune Commis le comprit et persévéra.

Fidèle aux devoirs de son nouvel emploi, comme à ses devoirs de chrétien, il se fit admirer par son exactitude, sa régularité, son esprit d'ordre, sa probité, et son intelligence des affaires.

Charmé de voir en lui tant d'excellentes qualités, M. Masson comprit qu'il possédait un trésor; il conçut de l'amitié pour ce jeune homme, il l'aima et résolut de l'attacher pour jamais à sa famille.

Une alliance venait d'unir la famille Masson à la famille McKenzie, Mr. Masson en projeta une seconde; il présenta le jeune Bruyère à cette honorable famille, devenue la sienne, et bientôt il goûta le bonheur de voir au pied des autels Mademoiselle Marie-Rachel McKenzie offrir sa main à Monsieur Bruyère.

L'avenir de M. Bruyère était assuré par cette noble alliance, il comptait dès-lors parmi les membres de la famille des seigneurs de Terrebonne. Aussi, le chef de cette famille, avançant vers sa fin, conçut-il le projet d'associer à ses entreprises commerciales son fidèle Commis, et en mourant, il le désigna à Mr. W. Masson, son fils et à Mr. Thomas comme digne de faire honneur à leur maison déjà si recommandable à tant de titres.

En 1847, Mr. Bruyère devint en effet leur associé, et par son activité, par ses travaux assidus, par son habileté, il contribua puissamment à maintenir, et à augmenter la bonne réputation et la prospérité de leur maison.

Dieu bénit ses travaux, et en quelques années, il assura à ses enfants, une fortune honorable. Dans ces derniers temps, il songeait à quitter les affaires; peu intéressé, il se trouvait assez riche, puisqu'il pouvait soutenir avec honneur sa famille, et secourir les pauvres.

Les intérêts de son commerce l'appelèrent de nouveau en Europe, il partit, mais en promettant que ce voyage serait le dernier. Hélas! il ne prévoyait pas par quel funeste événement se réaliserait cette parole.

Après avoir terminé ses affaires, il voulut avant de quitter l'Europe, aller saluer la famille W. Masson,